CAELIA

« Plus grave que le cri est le mot qu'on étouffe. »
André Brincourt

LA DIGUE

> ***« Tes cheveux contiennent tout un rêve, plein de voilures et de mâtures; ils contiennent de grandes mers dont les moussons me portent vers de charmants climats, où l'espace est plus bleu et plus profond, où l'atmosphère est parfumée par les feuilles et par la peau humaine. Dans l'océan de ta chevelure, j'entrevois un port fourmillant de chants mélancoliques, d'hommes vigoureux de toutes nations et de navires de toutes formes découpant leurs architectures fines et compliquées sur un ciel immense où se prélasse l'éternelle chaleur. »***
>
> ***Charles Baudelaire, Le Spleen de Paris, Petits poèmes en prose (1869)***

Un jour d'avril, au début de ces années que l'on dit plus tard « seventies », le diabolique « Gwalarn », vent de Noroît, m'offrit sur la digue du quai de l'avant port de Concarneau un instant dont la sensualité me revient encore. J'étais accoudé aux batayoles, lorsqu'une de ses traîtresses rafales s'empara de la longue et lourde chevelure rousse dénouée à la superbe fille qui se tenait à mon vent, tout contre mon épaule. L'espace d'une délicieuse seconde je perdis la vue au profit d'un odorat et d'un toucher affolés.

Elle sentait bon un mélange de propre, de féminité délicate et de l'eau fraîche qu'elle venait de recevoir du ciel. Ces lourdes volutes me caressaient le front, enveloppaient mes joues, emplissaient ma bouche.
Je m'abandonnais à ma délectation quand déjà les derniers brins m'étaient repris, agaçant délicatement mes lèvres au passage. Avec une élégance de chatte elle s'ébroua, face au vent coupable, afin qu'il répare son saccage, puis elle lia sa chevelure d'un geste touchant et la bloqua à nouveau dans le col relevé de son blouson.
Caelia et moi nous connaissions depuis quelques mois, nous étions à l'âge de tous les possibles. Je l'aimais en secret ; mais j'étais le ver de terre, elle était l'étoile…
Elle donnait toujours l'impression d'être en partance et d'arriver d'un ailleurs où elle laissait entendre – sans ostentation et avec délicatesse – qu'elle fréquentait des gens différents. C'était pour une large part sans doute un écran de fumée pour dissimuler les doutes et la fragilité de sa jeunesse, mais à l'époque je ne le percevais pas et elle m'impressionnait.

La digue du port de plaisance de Concarneau était alors, outre sa fonction triviale et utilitaire, le lieu rassembleur d'une société élitiste et discrète à géométrie variable dont le liant unique était l'eau salée. On y rentrait sans carte, sur la foi d'une réputation maritime floue, jugée très subjectivement par un jury jamais constitué mais inflexible. Point de calendrier pour des réunions sans ordre du jour, mais avec un peu de pifomètre, les bons jours aux bonnes heures, on était assuré d'y trouver un ou plusieurs marins de connaissance pour refaire le monde autour de la mer ; sur place s'il faisait bon, au proche « bar des moutons » s'il faisait un temps à ariser

et que les sujets abordés méritassent quelques développements ou …qu'on ait rien à foutre. Il ne faudrait pas croire cependant que ce n'étaient que langues de pies. J'en ai connu là qui vous faisait l'aller et retour Concarneau-Madère dans les vacances d'été avec un Muscadet Harlé (6,50 mètres) et d'autres qui allaient comme à l'hôtel de France boire un coup au pub de Sainte Mary aux Scilly et revenaient dans la foulée. L'une de ces figures fut, entre autres, recordman de vitesse de la traversée de l'Atlantique à la voile. J'avais bien espéré une telle rencontre en venant là ; et c'était elle qui m'était redonnée. C'est qu'elle connaissait l'adresse et procédait de même, méritant bien sa place dans ce club informel.
Elle m'y avait surpris de ses doigts longs et fins ébouriffant les cheveux de ma nuque : « Ca te vas bien les cheveux longs… ». Je la serrais à pleins bras, au bord des larmes, de joie et de surprise. Et puis nous nous étions racontés - pas totalement - accoudés aux batayoles, jusqu'à cette rafale de Noroît…
C'était à la « Taverne des Korrigans », établissement célèbre des nuits concarnoises et carrefour maritime du monde durant des années qui ont comptées pour moi et bien d'autres que je l'avais rencontré l'année précédente.
La taverne n'était pas un quinquet louche mais certains soirs le vent du large soufflait fort dans la salle de la vieille maison, basse comme l'entrepont d'un grand voilier. J'y ai connu des matelots, retour de campagne au thon qui faisaient voler à la cantonade pièces et billets de francs CFA ; des équipages plaisanciers aux langues étrangères qui tonitruaient tard d'incompréhensibles rengaines entraînantes ou nostalgiques ; des filles ivres prêtes à tomber dans tous les bras ; des malheureux dont les yeux ouverts en grand voyaient des trucs, loin derrière le cul de leur verre, seuls malgré la musique assourdissante. Mais ce n'était pas Hambourg, sauf les pièces avalées par les gnomes sculptés des murs, les billets étaient réunis et mis de côté pour celui-là « qu'était buve » et qui les retrouverait demain. Par la grâce de quelques punchs nous nous souvenions parfois de nos langues étrangères laborieusement apprises et rentrions à leur bord les équipages. Chacun connaissait ces filles depuis la communale et rien d'autre qu'un baiser consolateur ne leur arriverait ; dans cet état tout au moins. Il se trouverait toujours quelqu'un pour bousculer le déprimé et lui dire « viens Jeff » et on le retrouverait à danser à contretemps une maladroite gavotte sur fond d'Aphrodite Childs ou de quoi que ce soit d'autre programmé par Denise ; derrière son bar de haut bord. Pour les plus saouls, il restait les coups de torchons de Guitte qui les enverraient prendre le frais dans la venelle... Il passait sur tout cela une sorte de vent du large virtuel qui vous ravissait et suffoquait le cerveau.
Curieusement, ce fut de jour que je la rencontrais pour la première fois dans cette salle familière.
Cette fin de matinée du printemps était chaude. Toutes écoutilles ouvertes, l'entrepont de nos rêves nocturnes laissait filer les lourds parfums corrompus des filles, du tabac et des alcools dont la nuit l'avait empli. Faubert en mains, torchon éternellement sur l'épaule, Gugu le barbu briquait le pont tandis qu'une belle fille débarrassait devant lui les petites chaises aux dossiers sculptés de korrigans. Je le saluais, il me la présenta.
Ses longs cheveux auburn étaient tourbillonnés à la hâte ; piqués sur sa nuque, ils dépassaient en plumeau le haut de sa tête. Son beau visage pâle, net de tout maquillage, n'en apparaissait que mieux dans toute sa finesse et sa détermination. L'inoubliable regard de ses yeux verts-dorés abrité de cils clairs, incroyablement longs, perçait un instant son vis-à-vis. Elle portait une ample chemise blanche qui sentait la lessive fraîche et que visiblement elle avait empruntée à un homme de la famille. Elle n'avait pris le temps que d'en boucler quelques boutons et d'en roulotter le surplus des manches. Elle l'avait enfin rapidement saisie dans la ceinture de cuir d'un vieux jean noir de velours coupé, tellement moulé sur elle qu'à le voir j'eus l'impression que le sol partait sur un roulis doux. Ses petits pieds nus clapotaient dans

l'eau que brassait Gugu. On l'aura compris, la belle ne se souciait pas de paraître à son mieux; elle n'en était que plus ensorcelante.

J'imaginais une irlandaise Mary Read, la femme pirate, campée sur le pont d'une flûte hollandaise prise à l'ennemi dans la Caraïbe du grand siècle. Mais déjà elle reprenait son ouvrage et je crus tomber lorsque, se penchant un peu, la vaste chemise pocha comme une civadière sous la risée, m'offrant, telle une allégorique figure de proue, ses seins et sa nudité de porcelaine jusqu'au nombril. Cela n'avait aucune importance pour elle.
Pour ma part, je n'eus guère l'esprit au carénage qui m'attendait le long du quai cette après-midi là…

Par toutes sortes de ruses, je parvins au fil des mois à lui devenir proche. C'est qu'en plus de tous ses attraits, Caelia possédait la qualité rare et suprême à mes yeux d'être passionnée de voile et de voiliers. Elle avait eu la chance -inespérée pour le pauvre que j'étais- de posséder un Corsaire Herbulot avec lequel elle aimait aller aux îles, seule. Et puis elle avait dû s'en séparer ; les voiliers sont exigeants qui se laissent dépérir lorsque leur maître est loin. Partant étudier et vivre à la grande ville, elle savait qu'elle ne pourrait donner au bateau les soins qu'il lui fallait. Mais le rêve n'en était devenu que plus fort et s'accordait à merveille au mien. Nous pouvions passer des heures à spéculer sur les avantages et les inconvénients de tel ou tel matériau pour les coques, de tel ou tel style d'architecture, de tel ou tel gréement pour ses performances ou sa facilité de manœuvre. Tacites, planaient au-dessus de nos conversations de vagues projets de grandes croisières vers les îles enchantées, un jour... Nous argumentions par des références littéraires dans lesquelles elle me stupéfiait toujours : « Tu as lu…?! ». Oui, elle avait lu tout ce qui m'intéressait aussi. Parfois j'oubliais qu'elle était une fille tant la polémique technique nous passionnait, tantôt je m'émerveillais qu'elle en fût une et soit aussi exceptionnellement experte en tout cela. Bien qu'amoureux, ce qu'elle devinait à coup sur, je ne l'ennuyais jamais, ce qu'elle appréciait à son prix.

On en vint ce jour là sur la digue au chapitre des projets, de navigations pour l'été bien sur. Pour ma part j'envisageais de refaire une saison de moniteur à « l'école à voiles » (comme ils disent là bas) de Rosbras, sur l'Aven. La saga de cette école à cette époque reste à écrire ; l'œuvre devrait nécessairement être collective et il faudrait sans doute construire pour en abriter la bibliothèque. Quarante ans après beaucoup s'en souviennent avec émotion... C'était pour moi l'opportunité de vivre intensément près de quatre mois logé et nourri à naviguer sur des voiliers de hasard et à faire des rencontres non moins hasardeuses. Elle m'annonça avec un œil malicieux qu'elle avait peut-être un « truc » pour se faire prêter un voilier. Jeunes et sans le sou, nous étions toujours à l'affût d'une telle opportunité. Prêts, convoyages, essais, équipiers, monitorat, tout nous était bon pourvu que ça nous fasse marcher à la voile. Elle avait ainsi décroché un gros lot dans l'année en naviguant dans le sillage d'un essayeur de voiliers dont les articles paraissaient dans notre revue nautique préférée. Il eut bien plus tard son heure de célébrité en terminant deuxième à quelques secondes près dans une Course du Rhum qu'il avait pourtant menée de bout en bout.
Cette fois-ci, elle me dit que le fils d'une bonne famille de Quimper lui avait proposé de lui mettre à disposition son petit voilier de 5 mètres, un « Tiburon ». Comme elle dû percevoir ma sourde interrogation, elle me fit comprendre qu'il ne lui devait rien et que ce prêt était pure générosité de sa part. J'en déduisis que le bourgeois devait en être à concevoir des espoirs et qu'il appâtait. Quand elle m'apprit son nom, je souriais, rassuré.
C'était l'archétype du playboy « fils à papa ». Le patriarche avait beaucoup travaillé pour monter et faire fructifier une entreprise d'équipements pour collectivités. Le fils était en bonne voie pour tout dilapider. Sans intelligence dans le regard, il avait le visage quelconque

et un peu mou des jeunesses trop gâtées. On devinait, à travers sa mise toujours trop élégante et apprêtée, son corps déjà avachi car n'ayant jamais souffert, jamais durci. Cheveux savamment négligés, sentant l'« after shave » à cinq mètres, il arborait souvent un impeccable blazer bleu marine et un pantalon de flanelle grise, avec plis et revers parfaits. La chemise immaculée, mais ouverte (« parce qu'enfin…j'ai mes opinions ! » comme ironisait alors Jacques Brel) était néanmoins calfatée par un ridicule foulard de soie savamment bouffant. Il promenait son oisiveté dans un magnifique coupé Alfa Roméo vert-pomme-métallisé, dont nous n'aurions même pas osé rêver, et que de toutes façons nous aurions converti en voilier. Cette voiture était typiquement le piège à filles chanté par Jacques Dutronc. A filles, sans doute, mais à Caelia jamais ; le blaireau ne faisait pas la maille…Peut-être, si la roulette n'avait pas aussi mal tournée par la suite, au bout d'un très long délai, aurait-elle consenti, comme on se suicide par un sombre dimanche d'ennui, à faire un mariage raisonnable et sécuritaire avec une telle insignifiance. Mais alors, j'aurais craint pour lui que sa ramure ne l'empêche rapidement de s'immiscer dans son petit coupé…

LA BIGORNE

Quoiqu'il en soit, l'homme souhaitait nous rencontrer avant de décider s'il nous prêtait ou pas son fier navire…Ne voulait-il pas jouer à l'armateur convoquant son équipage avant de risquer sa galéasse dans une expédition aux indes orientales ? Certains humains, trop couards pour se mesurer eux-mêmes au monde, aiment ainsi à jouir d'un pouvoir sur les hommes, si relatif et qu'ils n'ont souvent même pas eu à gagner seuls. Voulait-il plutôt étudier la concurrence dans ses projets pervers? Toujours est-il que nous avions rendez-vous à « La Bigorne » le samedi soir suivant, en début de soirée, donc après minuit.

Voilà encore un haut lieu des nuits concarnoises de la seconde moitié du vingtième siècle sur lequel les historiens et ethnologues gloseront d'abondance un jour, et à propos duquel une parenthèse s'impose. « La Bigorne » était un ancien chalutier dont l'âge avait immobilisé la quille, telle l'arthrose, dans une chape de béton sur le flanc boisé d'une superbe petite ria proche de la ville : l'anse Saint Laurent. Ses flancs généreux et rondouillards s'étaient avérés propices à une reconversion en boîte de nuit. On s'y rendait tard par des routes dont la poésie n'avait d'égale que l'étroitesse ; ce qui ne favorisait ni le stationnement ni les retours après boire. C'était l'œuvre de la vie d'un personnage disparu mais inoubliable et localement inoublié que j'appellerai simplement Louis. A peu près analphabète, il avait su remplacer l'instruction par la ruse et les plaisirs de l'esprit par ceux de la chair et de la chère. Il brassa beaucoup d'argent et de plaisirs dans sa vie.

Le lieu, pourtant assez isolé et dissimulé, devint célèbre un jour de 1966, quant un article du quotidien local informa tout un chacun des infortunes de l'absence de vertu de Louis :

Au cours d'une soirée que l'on dit théâtrale et aux tableaux multiples, une demoiselle, se trouvant à genoux dans une situation où elle ne pouvait pas parler, n'eut d'autre alternative pour manifester qu'elle n'était plus d'accord, que de mordre férocement l'appendice le plus précieux de notre Louis. Si férocement que l'affaire se termina à l'hôpital de Concarneau (il existait encore) pour une couture dans l'urgence. Comment l'affaire vint-elle aux oreilles de la presse ? D'aucuns pensent que c'est Louis lui-même qui aurait informé le paparazzi…Toujours est-il que toute la ville en fit des gorges chaudes pendant des années.

Réparé, bientôt en parfait état de fonctionnement, notre Louis atteignit alors le sommet d'une gloire durable. Dans l'anse Saint Laurent la marée automobile monta soudain très haut, le parking en bord de route, déjà dangereux en diable, devint vite impossible. La mairie dut aménager un terre-plein à quelque distance pour absorber l'excès de véhicules lié à la fréquentation de « La Bigorne ». La mairie ?…plus exactement le maire ; avec lequel justement Louis avait réussi à être au mieux. Les fantasmes populaires affirmaient qu'il fournissait des filles toutes fraîches au vieux, bedonnant et rubicond amateur. Qui peut l'affirmer ? Toujours est-il que Louis se permettait plus que le quidam moyen. Pour l'existence même de son établissement tout d'abord. Il a d'ailleurs disparu peu après le personnage, l'anse retournant (presque) à sa virginité ; écosystème dans lequel finalement la seule espèce animale interdite…c'est l'humaine. Pour le stationnement, je l'ai déjà évoqué. Le spectacle était à frissonner d'appréhension les soirs d'affluence ; c'est miracle que ne soient arrivés que des accrochages sans gravité. Pour l'approvisionnement ensuite. J'ai à bien des occasions assisté, au milieu de la matinée ou de l'après-midi, au chargement serein de quantités de bouteilles d'alcool devant le supermarché qui faisait face à la mairie. Elles n'étaient évidemment pas soumises à la taxe spéciale des débits de boissons…Pour tout le reste enfin…il y aurait encore à dire, mais c'est un autre sujet et je lasserais ici.

Donc, Caelia, notre ami Youen et moi passèrent ce soir là positivement la revue d'armement que nous imposait le bellâtre. Nous avions notre lettre de course pour filer à la mi-juin, dés les derniers examens bâclés, nous enivrer de mer et d'air du large. A propos de s'enivrer…il fallu

bien fêter çà, après le départ de l'armateur dans son rutilant canot-major automobile. Nous rentrâmes matin et, pour rester sur le sujet automobile, heureusement que nous avions trouvé là Serge, un solide marin barbu de nos connaissances qui, lorsqu'il ne convoyait pas des vieux chalutiers à bout de bord vendus à l'Afrique, consacrait ses dons à soutenir plusieurs bars de la côte. Il était un peu plus âgé que nous et n'avait pas toujours l'élocution très claire. Entre autres anecdotes, on pouvait signaler à son propos qu'il était un descendant du Comte Félix Youssoupof, l'assassin le 30 décembre 1916 de Raspoutine, le moine diabolique dont la situation de favori auprès du tsar précipita la tragédie des Romanov. Après la révolution, ce héros de la Russie blanche vint en effet résider au château de sa famille, « Kériolet », qui domine la rivière du Moros à Concarneau. Par un clin d'œil de l'histoire, « Sergueï » était alors très brun, barbu et chevelu…comme Raspoutine. Ce soir là donc, il n'était pas plus net que nous, mais il avait son antique 2 chevaux Citroën et voulait bien nous ramener en ville. Comme avec le petit matin s'était levé une brume à ne pas voir le bout de son bras, nous sommes rentrés à 15 km/h en chantant et en guidant Serge, notre timonier un peu dégrisé, grâce à la portière avant droite entrouverte pour suivre l'herbe du bas côté. L'ouverture de cette portière dans le sens de la marche, qui ne se fait plus sur les automobiles modernes, avait cet avantage imprévu. L'équipée vous laisse quand même un meilleur souvenir qu'un banal et rapide trajet en Alfa Roméo dotée d'antibrouillards et d'une corne de brume italienne…
« On the road again », nous avions un voilier pour commencer l'été !...

« Nous étions jeunes et larges d'épaules »
« Bandits joyeux, insolents et drôles »
« On attendait que la mort nous frôle »

Bernard Laviliers

TIBURON

Notre enthousiasme fut bien un peu refroidi lorsque nous découvrîmes le coursier. Nous ne nous étions jamais attardés que d'un œil distrait sur les publicités qui paraissaient dans nos voileuses revues pour vanter les prétendus mérites de ce petit voilier rondouillard, long de 5 petits mètres et 30 centimètres. Son rouf « à teugue » occupait toute la largeur du pont, ne facilitant pas le passage pour manœuvrer sur l'avant. Il comportait sur sa face la plus exposée un vaste pare-brise, fixé…comme un pare-brise, avec un joint à lèvres emprunté aux automobiles…Il aurait du être évident pour n'importe qui que la première vague une peu vicelarde aurait tôt fait d'enfoncer ce joint. Le système fut interdit, mais des années plus tard.
Pour ne pas améliorer ses lourdes formes de carène, ce pauvre petit voilier était affublé de deux quilles : « ça échoue mieux… ». Mais un voilier est-il conçu en premier lieu pour s'échouer ? Les performances au près seraient évidemment désastreuses tandis que la surface mouillée prohibitive le collerait à l'eau.
Peu importe ! Nous avions un voilier pour commencer l'été !
Il est à noter que la maligne avait organisé l'affaire pour que nous soyons trois, ce qui à l'époque éludait encore à peu près les tentations de la chair…Passées les formalités ennuyeuses des examens de fin d'année universitaire, nous nous retrouvâmes donc joyeusement un beau jour de juin pour faire l'avitaillement avant de partir. Faut-il encore insister sur notre pauvreté chronique ? La cambuse ne fut pas très garnie en provisions de bouche. Par contre, nous embarquions une cave à faire saliver un « margat » ([1]), car nous avions vu large…
Quand j'entends le mot « bonheur », ces jours là sont de ceux qui me grimpent immédiatement au souvenir. Notre premier bord nous conduisit bien sur aux îles de Glénan. Nous les connaissions par cœur, mais ces dix milles jouaient toujours pour nous le rôle d'un sas. Entre la porte de sortie de « Men Fall » et avant celle d'entrée dans la « Chambre », nous aurions régurgitées dans le vent toutes les scories que le monde civilisé nous avait forcé à avaler cet hiver et nous serions à nouveau purs. Espace, silence, beauté, les mots ne peuvent que suggérer un tel lieu lorsqu'il est presque désert d'humains ; il faut le vivre, ce n'est pas transmissible. Effectivement lavés de la terre, nous contemplions en parlant peu à voix presque basse, le jour baisser sur l'archipel. Je me souviens d'une joie enfantine à se glisser le soir dans la petite cabine avec ces deux amitiés, pour boire, fumer, parler encore à la lueur de la lampe à pétrole, s'endormir enfin en écoutant le sable et les crabes sous la coque.

---

[1] « margats » était le surnom en argot maritime des personnages appartenant à l'ancien corps des « marins des ports » de la Marine Nationale, y réputés pour leur forte propension au « cambusard » ou vin rouge très ordinaire…

Nous nous laissâmes glisser ainsi sans vrai programme, à la vitesse que voulait bien atteindre notre pataud « Tiburon », tout au long de cette côte que nous aimions tant : Port Manech, Doëlan, Groix, Sauzon, Le Palais, Houat et Hoëdic, Port Navalo, le golfe du Morbihan, Conleau, Vannes et retour par à peu près les mêmes étapes. On était jeunes, il faisait beau, nous avions faim, le jeune nous allait bien. La mer nous nourrissait avec générosité, mais sans diversité. Notre pêche ne donnait que maquereaux ou chinchards, exceptionnellement du lieu. Toutes les recettes furent essayées, pourvu qu'elles soient réalisables sur notre minuscule camping-gaz. Il nous semblait que nous avions mangé du poisson pour un an au moins… Je n'ai pas souvenir que la moindre tension se soit manifestée entre nous dans cet espace pourtant réduit. Nous nous étions bien trouvés, on savourait chaque heure et chaque jour puisqu'on était où nous préférions être et cela aurait pu durer encore. Nous pouvions aussi bien rester silencieux des heures, comme je m'en souviens sur ce bord très au large entre Belle-île et Groix, chacun dans ses songes, bercés par le bruit monotone de la vague d'étrave.

A Houat, nous eûmes quelques émotions; à la marée montante du matin le décollage fut difficile car le vent était passé Nordet dans la nuit et nous avions décidés le soir, confiants, de nous échouer sur la grande plage pour dormir tranquilles. A Er Lannig, dans le golfe du Morbihan, nous jouions aux photos-montages, comme si l'on supportait le poids de l'énorme menhir penché vers l'eau, pour l'empêcher de tomber. Au mouillage devant Kerdruc, je garderai toujours dans mes souvenirs « cinématographiques » l'image de Caelia démêlant et peignant sans hâte ses longs cheveux, agenouillée en maillot de bain dans l'annexe gonflée derrière le bateau, ceci afin de ne pas en laisser dans tout notre petit intérieur. Le soleil du matin, encore à l'est mais déjà haut, l'éclairait de sa pleine lumière et derrière elle le beau plan d'eau du Poulguin. A l'autre bout de celui-ci on devinait dans les arbres un cher vieux manoir que je connaissais bien, et qui m'avait toujours paru oublié dans notre dimension au XVIème siècle par le caprice d'un enchanteur celte.

Nous revînmes sans plus d'aventures à Concarneau, réparés, ayant retrouvé notre hâle et le cal de nos mains. Notre séparation fut joyeuse car provisoire, l'été nous happa, nous fit tournoyer jusqu'à l'étourdissement comme d'habitude et déjà c'était septembre.

Rosbras

A « l'école à voiles » de Rosbras, je finissais par être un peu chez moi, les stages étaient terminés et je pouvais faire des escapades en solitaire à la journée sur quelque « Caravelle » ou « Belon ». Le « Belon », conçu par Philippe Harlé, était de ces voiliers comme on ne sait plus les faire, une merveille de simplicité efficace et pas chère : à peine 5 mètres et demi de contreplaqué assemblé par un bouchain vif, un cockpit central spacieux entouré, sous le pont, de quatre couchettes « cercueils » en deux cabines, une quille sans fioritures percée d'un puits pour la dérive en tôle galvanisée, un gréement de sloop tout simplet ; et vogue la croisière côtière !

« …Une mathématique bleue
Dans cette mer jamais étale
D'où nous remonte peu à peu
Cette mémoire des étoiles. »
Léo Ferré

Il fait beau à n'y pas croire
il fait beau comme jamais
quel temps quel temps sans mémoire
on ne sait plus comment voir
ni se lever ni s'asseoir
il fait beau comme jamais
c'est un temps contre nature
comme le ciel des peintures
comme l'oubli des tortures
il fait beau comme jamais

Frais comme l'eau sous la rame
un temps fort comme une femme
un temps à damner son âme
il fait beau comme jamais
un temps à rire et courir
un temps à ne pas mourir
un temps à craindre le pire
il fait beau comme jamais.
Aragon

J'invitais Caelia à partager l'aubaine; à ma surprise elle accepta. Nous voici donc tous deux un beau matin laissant le jusant nous porter vers la mer, en faisant défiler pour nous les merveilleux paysages de l'Aven, éclairés par l'est dans le calme et l'air nettoyé d'un début de matinée d'encore été.

Au débouché des estuaires, une mourante brise thermique de terre nous déhala doucement vers Doëlan avant de s'évanouir totalement. Rien ne bougeait plus, le calme amidonnait tout, nous nous laissions pénétrer avec gourmandise par le soleil.

La grand'voile fut bientôt affalée car, la bôme battant la chamade, la faisait claquer périodiquement en l'abîmant. Nous restions à l'ombre du génois, qui ne servait plus qu'à cet usage. Je mouillais le seau avec un bout sur sa poignée à l'arrière du « Belon », comme une ancre flottante de beau temps. Nous dérivions dans le bonheur à environ deux milles au large de Brigneau. Nous parlions encore et encore, rions, fumions –trop – et bientôt déjeunions tranquillement après une première baignade.

L'heure de la sieste nous fut fatale…Elle s'était allongée sur le pontage avant et la chaleur aidant avait envoyé au diable le soutien gorge de son maillot. Sous quelque prétexte de briquet perdu et de cigarette à allumer, je la rejoignais bientôt. Par un « faux » mouvement la pointe de son sein effleura mon torse…qui se détendit irrésistiblement et s'abandonna aussitôt en une lente descente vers le sien. Le contact devint total, pesant, j'enfouis mon visage dans sa torrentielle chevelure. Enfin nous lâchions la bonde et laissions déferler des torrents de sensualité trop longtemps retenus…Notre étreinte dura encore et encore, toute pudeur abandonnée nous touchions sans masque à la pure vérité de nos sentiments. Notre fusion fut totale …« nous » devint « je », et « je » partais dans ce rêve que je faisais quand, ayant trop fumé sur des musiques sidérales, je plongeais en esprit avec volupté dans cette mer amie qui nous cernait alors. D'amples battements de mes membres reposés me menaient à raser le fond de sable. J'ouvrais les yeux sur la trouble immensité, je m'étirais infiniment…et bientôt je me délitais. Mon corps, devenu ductile, s'aplatissait et s'étendait interminablement dans le fluide nourricier, j'étais comme un liquide dans le liquide, je me diluais sur le fond en lentes volutes. Je n'avais plus besoin d'air, j'investissais la mer, je devenais la mer, je n'étais plus fait de chair mais de molécules d'eau. Je survolais simultanément d'immenses plateaux, me coulais sans crainte dans les fosses abyssales, remontais avec aisance et rapidité leurs falaises, me faufilais un instant dans les innombrables formes de vie que j'appréhendais. Bientôt mes flancs battaient tous les continents de la planète en même temps. Alors je me rassemblais au plus loin de toute côte. Pure énergie, formidable séisme venu des profondeurs, je jaillissais de la mer dans une fulgurance et fonçais vers les étoiles. Dans une nouvelle expansion, j'investissais le vide de l'espace. J'étais immatériel et omniprésent, je traversais des mondes à l'humain inimaginables, à peine entrevus déjà dépassés, avalés, appropriés. J'arrivais aux confins de l'univers organisé, je n'étais plus qu'une basse vibration. Peut-être cette note Fa perçue par Beethoven comme étant la vibration ultime du monde…

Il nous fallu sans doute longtemps pour réintégrer nos corps respectifs. Le glissement soyeux du foc synthétique sur lui-même, la risée caressant nos peaux nues, une légère respiration de la mer, tous ces signes nous ramenèrent doucement à la conscience. D'abord un peu hagards et intimidés par l'ivresse que nous venions de vivre, nous nous rassurions bien vite par des gestes de tendresse qui nous étaient désormais permis. La brise thermique de l'après-midi s'était à présent levée, fidèle au rendez-vous des belles journées. Elle allait nous prendre dans sa main et nous reconduire devant le petit phare de Beg-ar-vechen, niché dans sa falaise. Nos jambes ne nous portaient plus, tous muscles infiniment déliés, nous laissions traîner en silence nos yeux blasés par tant de beauté sur le paysage de la lente remontée. Sur cette rivière, aimée des peintres, dans la lumière déjà déclinante qui dorait tout et allongeait les ombres, j'eus le sentiment, que l'amarrage et le rangement du petit « Belon », grâce auquel le miracle était arrivé, auraient constitué une succession d'aquarelles au centre desquelles nous aurions été. Comme j'aimerais les avoir aujourd'hui !...

C'est miracle que d'être ensemble
Que la lumière sur ta joue
Qu'autour de toi le vent se joue
Toujours si je te vois je tremble

Aragon

Les jours et nuits suivantes passèrent comme dans un rêve que j'irradiais, je ne marchais plus, je jure que je flottais dans l'air…

Nous avions pourtant bien compris l'un comme l'autre que notre histoire ne finirait pas dans le pot au feu, nous ne nous étions fait aucun serment définitif comme c'est le plus souvent l'usage, nous n'étions pas encore de ceux-là qui rêvent d'un bonheur tranquille et d'une domesticité heureuse peuplée de beaux enfants.
Naïve jeunesse, nous avions le monde, et surtout la mer, à conquérir d'une façon ou d'une autre. Le combat serait rude qui consistait à ne pas donner prise aux crocs de la « Société » tout en arrachant à son hégémonie totalitaire les moyens financiers de vivre nos libertés flottantes. Il fallait être seul et n'avoir rien à perdre pour le mener, nous le savions, c'était tacite. Nos heures n'en étaient que plus délectables, nous les savions comptées, nous n'avions pas l'illusion du « toujours ».

Avec l'automne revint la contrainte, bien sur. Si l'étude me plaisait bien, il fallut encore se faire violence pour retrouver un écosystème urbain qui ne serait jamais mon milieu naturel. De plus, ce n'était pas le même que le sien et il fallait affronter seuls ces jours froids, pluvieux et ventés ; tellement à l'opposé des jours d'alizé chaleureux passés à faire voile sur une mer d'un bleu profond dont je rêvais souvent.
Un soir de rencontre elle m'annonça qu'elle venait de trouver une belle opportunité pour naviguer aux vacances de Pâques : un participant de la nouvelle « course de l'Aurore » n'avait pas le temps de convoyer son voilier de La Trinité à Perros-Guirec, elle avait rencontré le copain d'un copain qui s'en chargerait et cherchait des équipiers. Malheureusement, ils étaient déjà quatre, nombre que le skipper jugeait satisfaisant, et elle ne pouvait pas m'en faire profiter. J'étais heureux pour elle, lui souhaitais de bons bords et prétendais que de toutes façons, j'étais frileux…Chacun repris sa route.

Qui voit Sein voit sa fin
Qui voit Ouessant boit son sang

Je ne sais plus pour quelles obscures raisons pratiques je dus rester quelques temps loin de Concarneau, et c'est à l'occasion d'une froide fin de semaine que j'appris brutalement, sur la fameuse digue de l'avant-port, la terrible nouvelle. Celui qui me l'apprit ne nous connaissait pas et ses mots, banals et crus dits sur ce ton détaché qu'affectent souvent entre eux les « mecs », toujours un peu frimeurs, ne m'étaient pas destinés. Une seconde avant j'avais encore un large sourire ; je n'arrivais pas à intégrer le sens de ces mots. Je m'écartais, m'isolais bien vite sans rien laisser paraître. Un goût de vase m'emplissait la bouche, j'avais le ventre en creux et des spasmes inconnus le contractaient par instants, je sentis la sueur me venir aux tempes malgré le froid; lequel me prit soudain. Je rentrais bien vite chez mes parents, en m'obligeant à ne penser qu'à mon effort, haletant pour monter à pied la côte… Ils savaient, ils n'avaient rien osé me dire encore. Ils me montrèrent les coupures de la presse locale qu'ils avaient conservées : « Naufrage d'un voilier à Ouessant, deux disparues ». Jamais une encre noire ne m'a parue plus sinistre que celle de ce titre accrocheur…, l'article racontait, mal comme savent le faire les journalistes si peu maritimes. Il faisait assez mauvais en arrivant vers la pointe du Finistère, malgré cela ils avaient décidé de continuer par ces parages qui comptent parmi les plus dangereux du monde. Au lieu d'emprunter le raz de Sein et le Four, déjà effrayants par temps seulement moyen, ils avaient jugé plus prudent de faire le grand tour, au-delà de la chaussée de Sein et au large d'Ouessant. Cela représentait beaucoup de milles en plus avec une bonne part à faire au près contre le Suroît, dans cette mer déjà difficile. Le voilier, sans doute sain mais calculé au plus juste pour la régate, n'y résista pas. Ils avaient pourtant réussi le plus pénible. C'est bien après avoir laissé porter largement pour faire cap au Nord, qu'à cause de la mer forte sans doute, ils empannèrent accidentellement. Dans ces conditions, avec ce gréement alambiqué et trop léger, le démâtage était garanti. Privés de voilure et de radio - l'antenne avait suivi le mât - avec un moteur illusoire dans une forte mer animée d'un courant irrésistible, ils dérivaient vers les mâchoires aux dents acérées de la dantesque côte du large à Ouessant, et vers une mort certaine. C'était déjà l'après-midi, la météo se dégradait, on décida de tirer les fusées rouges de détresse, le sémaphore du Créac'h les vit et l'opération de sauvetage commença. Un cargo grec de tonnage moyen qui montait au large sur le rail de navigation fut dérouté, il les rejoignit bientôt. En sus d'échelles de pilote, des filets à larges mailles carrées qui servaient autrefois à faire des palanquées de cargaison balancées par les mâts de charge, furent déployés le long de la muraille. Ils offriraient le plus grand nombre possible de prises aux naufragés. Sans doute chacun fit ce qu'il devait et son maximum dans cet univers qui à son habitude devenait inhumain.

J'imaginais le reste, tout ce que les journalistes ordinaires seraient toujours impuissants à raconter. J'imaginais sur la grosse mer, rendue fumante et baveuse par le vent, la lente évolution du dinosaure d'acier, roulant pesamment bord sur bord lorsque, parvenu presque en travers, il abritait sous son vent le voilier désemparé et dérivait peu à peu vers lui. Je voyais les lames indifférentes le frapper, se déchirer sur sa peau sombre et luisante, éclater en embruns hargneux qui montaient au ciel dans la lumière déjà biaise à l'ouest, puis, rabattus par le vent, mitraillaient ses tôles de pont. Je devinais ces hommes ordinaires, auxquels la mer impose parfois l'héroïsme, pointer leurs visages frileux aux portes de fer, sous le vent du château arrière, prêts à intervenir, à se faire mal. Je retenais mon souffle avec eux en voyant danser les énormes défenses contre la muraille : allaient-elles tomber au bon endroit au moment du choc ? Le choc enfin, mauvais, les chandeliers du voilier qui cèdent au premier coup, des bruits pénibles perceptibles malgré la tourmente. Les types tentent un instant puérilement de déborder en bas, le sinistre manège de montagnes russes commence, car les

deux coques ne montent évidemment pas ensemble à la lame. Des amarres sont passées tant bien que mal. Il faut faire vite, sauter, se cramponner à ce qu'on peut, assurer le coup et puis escalader la muraille à toutes jambes. Curieusement, les deux garçons se lancent les premiers et réussissent. C'est le tour des deux filles…les voici dans le filet !...Alors, le temps semble se ralentir pour que la mer consomme son assassinat... Elle écarte d'abord le voilier en le faisant plonger et puis elle le relève lentement d'une main de titan, avec une force à laquelle nul humain ne songerait à s'opposer. Parvenue au sommet de sa course, elle redescend en jetant violemment l'épave contre ces deux pauvres vies enrobées de cirés jaunes luisants, cramponnées de leurs mains délicates au grossier filet trempé. Bien sur c'est le lâchez-tout…Laquelle avant l'autre ? Sont-elles conscientes encore ? On voudrait croire que non…Là-haut c'est une seule brève exclamation de dépit, d'impuissance et de compassion, chacun dans sa langue, pas même un cri ; nul ne l'entendrait dans le vent. L'eau s'ouvre et se referme encore et encore, quelqu'un aperçoit brièvement une ombre jaune sous la surface, il tend le bras …et puis, plus rien. Que les bruits de ce voilier achevant de se détruire contre l'acier dans l'écume de la mer et l'indifférence des hommes ; qui restent là cramponnés au pavois, piqués, graves et silencieux, ne sentant plus les paquets d'eau qui les recouvrent, les yeux comme hypnotisés par cette surface mouvante, baveuse et glauque, comme s'il leur était donné d'assister à leur propre mort… En passerelle la VHF crachouille avec sa manière si caractéristique de nasiller les voix. L'homme fait rouler un anglais hésitant, sa voix grave trahit les cigarettes des trop nombreux quarts de nuit, il ne s'est pas rasé depuis La Spézia, il porte ses confortables vieux vêtements de mer. On lui prescrit d'effectuer des recherches sur place, les amarres de l'épave sont larguées, elle part en cahotant vers sa déchirure, un hélicoptère noir arrive…et les heures passent.

> J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
> Illuminant de longs figements violets,
> Pareils à des acteurs de drames très-antiques
> Les flots roulant au loin leurs frissons de volets !
> Rimbaud

La nuit va bientôt tomber sur le sinistre décor, un pâle soleil couchant éclaire de sa lumière jaune et froide, sous le plafond bas, jusqu'infiniment loin dans l'ouest, un chaos liquide indifférent.

Le Grec doit à présent prendre du large pour ne pas être à son tour en difficulté. L'hélicoptère tourne encore, le canot de sauvetage perce aussi sans relâche les lames; pour le principe désormais, pour pouvoir dire aux familles plus tard qu'on a tout fait…
La mer n'a jamais rendu son corps. Quelles ont été ses dernières pensées, ses ultimes sensations ? Parfois, dans des conditions aussi dramatiques et pour y échapper, l'esprit change d'échelle, se protège en orientant les sens vers d'insignifiants détails …son regard se concentre sur cette écaille de rouille et de peinture tombée de la coque du cargo et collée sur le dos de sa main, crispée sur le filet ; le goût de l'eau sur ses lèvres, salée ou douce ? La douleur de sa cheville tordue dans le saut…Je ne peux, je ne veux imaginer le choc affreusement amorti…Mais ensuite ? Une semi conscience sans doute, le sentiment tragique que c'est fini…peut-être la vie qui repasse tout entière dans quelques secondes. Le corps se débat encore, inutile panique dans la calme indifférence de ce monde froid que l'on dit de silence…jusqu'au dernier renoncement, celui qui fait consentir que l'eau glacée pénètre dans la bouche et les poumons. Cette sensation de froid intense qui envahit une profondeur inviolée de l'être, on ne l'éprouve qu'une fois…C'est fini…tu flottes entre deux eaux paisibles, ouverte des quatre membres tu glisses vers l'obscurité en tournoyant lentement, tes longs cheveux, que j'aimais tant, répandus en nappe autour de toi oscillent lourdement comme les grands laminaires des nécropoles marines que tu vas rejoindre.

Le sort a donc voulu que ton corps aimé fusionne seul avec la mer comme nos esprits l'avaient fait ensemble dans l'étreinte. Mais, si l'esprit sort plus fort de l'expérience, le corps, si dérisoire, ne s'en remet pas. J'étais amputé, « … il me semble qu'on t'a tirée de moi …»[2]. Nous n'avions pas osé dire « toujours » sachant qu'il y aurait des « encore », mais tout à coup cette violence du « jamais » ; elle m'anéantissait. Je dissimulais ma douleur à tous et la vie continua…

Mon bel amour mon cher amour ma déchirure
Je te porte dans moi comme un oiseau blessé
Et ceux-là sans savoir nous regardent passer…

Aragon

Quand j'ai le bonheur de naviguer, la mer n'est jamais pour moi une étendue vide…

Charles Clinkemaillié 2006

[2] Léo Ferré